

XVII^e siècle. Elle y domine de la même manière ; elle en pénètre également toutes les parties. Cependant, Messieurs, nous ne suivons pas en aveugles les traces du cartésianisme et nous sommes continuellement attentifs à ne pas nous heurter contre les mêmes écueils. Ainsi, malgré la distinction sévère tracée par Descartes entre la théologie et la philosophie, la philosophie du XVII^e siècle, plus d'une fois, a eu le tort en traitant de la nature de Dieu, de ses attributs, de ses rapports avec l'homme, de ne pas s'appuyer uniquement sur l'autorité de la raison, de faire intervenir les textes sacrés et les dogmes que la raison ne donne pas. Malebranche surtout offre, sous ce point de vue, dans toute sa philosophie, une singulière et fâcheuse confusion. Nous ne sommes pas tombés dans cette confusion, nous nous appuyons constamment sur la seule raison, en laissant sévèrement de côté tout ce qui ne nous est pas donné par elle. Un autre écueil que n'a pas toujours évité le cartésianisme, c'est la tendance à absorber notre individualité et notre personnalité au sein de l'être infini, c'est la tendance qui aboutit à Spinoza. Pour nous, nous prenons garde à mieux concilier que ne l'a fait le cartésianisme, l'infinité de Dieu avec l'activité essentielle, l'individualité et la personnalité des créatures. Instruits par l'histoire des excès contraires et également dangereux, dans lesquels est tombée, au sujet de Dieu, la pensée philosophique, nous nous appliquons constamment à éviter les uns et les autres, à ne pas, par exemple, donner dans l'excès d'un Dieu confondu, identifié avec le monde, ni dans l'autre excès d'un Dieu séparé du monde, ou bien encore, par crainte de l'absolu et de l'infini, nous prenons garde de ne pas aller à l'anthropomorphisme, ni par crainte de l'anthropomorphisme, de nous précipiter dans le néant d'un absolu indéterminé, dans le vide d'un être sans attributs, sans qualités, identique au non-être. Voilà par où nous nous rattachons fortement à la phi-